

# Négatif

gratuit

Bulletin irrégulier – juin 2020 – n° 29

## Il faut choisir, nous sommes embarqués

La crise du Covid-19 nous met tous au pied du mur. Elle accélère un processus dont l'emballement était depuis longtemps déjà devenu visible à tous ceux qui daignaient ouvrir les yeux. Une chose est sûre : il n'y aura pas de retour au monde d'hier, qui de toute façon préfigurait largement celui dont la crise actuelle est en train d'accoucher, un peu plus tôt peut-être que ce que nous pouvions imaginer.

L'alternative se dessine désormais crûment. D'un côté, les injonctions de la classe dominante, dont le seul souci est la défense de ses intérêts immédiats, nous poussent à la fuite en avant. Nous n'aurions pas d'autre choix que celui de reprendre le travail, sans nous poser de questions sur ce que nous faisons, sur ce que nous produisons ; pas d'autre choix que de mettre notre passivité de consommateur de tout et de rien au service du redémarrage de la machine économique qui nous a conduits là où nous en sommes, le tout sous la surveillance des algorithmes et des drones. Et cela ne fait aucun doute, ceux, petits ou grands, qui font « de leur vie une affaire », selon l'expression d'Henri Lefebvre, avec leurs sinistres calculs d'« hommes économiques » ou ceux qui, zélés, l'ont

mise au service de l'État et croient dévotement à la fable républicaine, rallieront, comme toujours, le parti dominant. Le peu de réaction des centrales syndicales à l'annonce du déconfinement et de la reprise globale de l'activité n'est pas pour nous surprendre. Jamais la question essentielle ne vient

effleurer l'union sacrée pour le maintien, coûte que coûte, de l'ordre existant : peut-on continuer de collaborer avec ce monde, celui de l'économie, celui de la domination, dont la nocivité pour tous, à tous les niveaux, n'en finit plus d'achever sa démonstration ? Quelle parodie de vie mènerons-nous donc dans ce monde-là ?

De l'autre côté, ils sont nombreux et très certainement de plus en plus nombreux, depuis le début de cette crise, à se la poser, cette question essentielle, et à y répondre par la négative. Ceux-là savent qu'il n'est pas possible d'éviter le pire en s'inscrivant dans la logique totalitaire de l'État, qui saura, et de quelle manière, s'occuper de notre bonheur ! Non, ce qui se joue aujourd'hui, c'est de savoir comment nous y prendre pour ouvrir des brèches vers un monde désirable. Le problème est donc stratégique, mais pas seulement, il s'agit



de réinventer la vie dès maintenant. Les pratiques collectives qui se mettront en place, qui le sont parfois, seront déjà ce monde auquel nous aspirons. Nous ne pouvons pas nous contenter d'attendre l'effondrement du monde de l'économie, hypothèse à envisager sérieusement lorsque nous constatons à quel point il est un colosse aux pieds d'argile. Dans le meilleur des cas, la crise du Covid-19 aura été un coup de semonce, mais elle en constitue peut-être tout bonnement les prémices. En effet, il y a peu de chances que ce soit sous les décombres de ce monde que nous dégoterons l'émancipation. Il y a même fort à parier que, faute de pratiques collectives préalables à grand échelle, et encore faudra-t-il que celles-ci aient réussi à s'inscrire dans la vie quotidienne et à se substituer à la misère présente, on ne découvre autre chose que l'immémorial instinct de survie dont rien ne garantit qu'il se sublimerait dans l'entraide.

On voit bien à quel point le monde marchand a déjà transformé — durablement ou pas, telle est la question —, les esprits et les sensibilités. Imaginons une crise plus grave encore. Au vu de cette expérience il ne sera pas difficile de le faire. Par quels profonds séismes chacun d'entre nous ne serait-il pas déstabilisé ? Seules les grandes catastrophes naturelles et les guerres peuvent nous en donner une idée approximative. C'est parce qu'en Espagne, au coup d'État de juillet 1936 a répondu une révolution, mais c'est aussi parce les révolutionnaires espagnols, forts d'une véritable expérience, n'ont pas été pris au dépourvu, qu'ils ont pu commencer, dans certaines régions, à vivre le communisme libertaire. Mais aujourd'hui, après quarante années de destruction sociale, de misère grandissante et surtout d'offensive cybernétique, visant à réduire

les individus à des monades connectées, qu'en sera-t-il ? Dans quelles ressources seront-ils capables de puiser la créativité nécessaire, ceux dont on aura ainsi à coup de publicités, de smartphones ou de e-learning ligoté les capacités imaginatives et brisé l'autonomie ? Il est plus que probable qu'un effondrement laisserait place à des régressions et des replis, à une barbarie que l'on ne saurait qualifier de nouvelle, tant le monde de l'économie, aujourd'hui, en est devenu l'archétype.

Pour éviter la dissolution, pour contrer l'atomisation façonnée de toutes pièces par le capital, ainsi que tous les replis identitaires, culturels, c'est de société dont nous avons besoin aujourd'hui, de société sous forme de communauté humaine ouverte et libre. Nous avons besoin d'une culture libre. C'est cette communauté qu'il faut entreprendre de construire dans le présent pour résister, pour ne pas être entraînés dans « le déclin et la chute de l'économie spectaculaire marchande », comme le disaient les situationnistes, mais aussi parce que c'est la seule chose passionnante, pour vivre enfin. C'est dans le tissu social tel qu'il se présente qu'il faut ouvrir des brèches, afin que le plus grand nombre puisse s'y engouffrer, là où il vit, un peu à la manière des Gilets jaunes sur les ronds-points. C'est là que beaucoup d'habitants ont redécouvert le sens de la communauté, à travers l'action et la vie quotidienne. Alors, celle-ci a commencé à reprendre de l'épaisseur, est redevenue riche. Mais le défaut des ronds-points, c'est qu'ils étaient des lieux précaires, faciles à expulser, comme les places. Ce n'est donc pas tant d'endroits symboliques à occuper ponctuellement dont nous avons besoin, mais d'une vie nouvelle qui essaime sur tous les terrains favorables.

Dans toutes ces actions collectives, intérêt de tous et intérêt de chacun doivent se trouver intimement mêlés. Il s'agit de tendre vers une autonomie toujours plus grande par rapport au monde techno-marchand, qui régit nos existences sous la haute surveillance de l'État. Des expériences variées existent déjà, sous forme d'assemblées, de regroupements divers avec pour fins l'autonomie alimentaire et bien plus que cela. Ces expériences doivent désormais s'étendre et devenir des pratiques quotidiennes comme autant de terrain gagné sur le monde techno-marchand, comme des entreprises de désintoxication, de désincarcération, évitant au maximum d'utiliser les outils que la domination est la seule à maîtriser, parce que ce sont les siens, et qui nous rendent dépendants. La visée émancipatrice de ces pratiques ne doit jamais être perdue de vue, elle en est le cœur, le principe moteur, afin que de nouvelles routines intégratrices ne s'installent.

Au sein des luttes qui ne manqueront pas de se développer, se posera également la question du choix : en rester au niveau défensif, comme toutes celles de ces derniers temps, et être condamnées à sécher sur pied et rejoindre les poubelles de l'histoire, ou inaugurer des réflexions et des pratiques nouvelles.

Ainsi, peut-on continuer à enseigner, sans se poser la question de ce que signifie vraiment l'éducation ? Sans se demander si le monde auquel on prépare les élèves en les habituant à apprendre devant un écran n'est pas cauchemardesque ? La littérature est-elle à ce point une enveloppe vide qu'on ne sente pas la différence qualitative, impliquant toute une conception de la vie, entre un livre et un écran ? Y a-t-il, dans ces conditions, continuité ou plutôt

rupture pédagogique, définitive et pour le pire ? Que faudrait-il mettre en place pour que des êtres humains recouvrent une autonomie qui ne les vouerait pas à jamais aux machines ?

Peut-on continuer à soigner sans se demander pourquoi telle ou telle affection s'est tellement développée durant le siècle passé ? Qu'est-ce que cela implique dans le fonctionnement de la société ? Peut-on envisager non seulement de soigner, mais d'éviter cette fragilisation générale des êtres humains sur la planète, dans un milieu de vie aussi pathogène ? Qu'est-ce que cela implique dans la pratique quotidienne, pour le personnel médical, mais aussi pour tout le monde ? Soigner, réellement soigner, est-il une activité qui peut être menée totalement indépendamment d'une conscience profondément humaine et politique ? La santé ne peut continuer à être un état précaire pris en étau entre une surenchère de moyens technologiques, un manque de moyens en personnel, une nature dégradée et une misère économique grandissante.

Nous n'avons pris en exemple que deux secteurs, impliqués visiblement dans le récent mouvement contre la réforme des retraites. Dans de nombreux domaines de la vie sociale, une telle réflexion peut naître dès maintenant, des remises en cause apparaître, des pratiques émancipatrices surgir. Quoi qu'il en soit, effondrement ou pas, c'est une vie dégradée qui nous attend, qui à vrai dire, est déjà là. Et c'est peut-être cela, l'effondrement. Il nous faut rompre avec cette civilisation déclinante, et inaugurer dès maintenant une autre façon de vivre. L'histoire est faite de surprises et de renversements, et nous ne savons pas sous quelle forme une rupture qualitative peut survenir. Nous pouvons juste en dessiner les contours, passionnément.

## Et passe la tempête qui change tout

Comme éblouis chaque jour par un leurre,  
ils ne peuvent plus être eux-mêmes ;  
la force de l'argent s'accroît et les possède  
R. M. Rilke

Un méchant virus dans les soutes de la mondialisation, il n'en faut pas plus pour que le capitalisme se crashe et se fracasse contre la réalité matérielle, celle-là même à laquelle il croyait avoir échappé, se voyant flotter au-dessus d'elle comme un demiurge. Et nous nous réveillons non pas pour sortir du cauchemar, mais pour y être au contraire confrontés de tout notre être.

La crise sanitaire provoquée par le coronavirus et la brusque décélération de l'économie qui lui est consécutive rendent en effet possible la séparation du vrai et du faux, la distinction entre le réel et la fiction, ce bombardement incessant d'images qui créent des représentations falsifiées des choses.

### RICHESSSES PRIVÉES ET MISÈRE PUBLIQUE

On a beau guetter les prochains développements de la catastrophe, rien ne se passe jamais comme prévu. Sans doute à cause d'une disposition psychologique qui nous conduit à croire à l'efficacité technique, ou parce qu'il est difficile de s'abstraire d'un monde où règne une technique planétaire qui nous fait oublier jusqu'à notre appartenance à la nature.

Les pandémies ne sont certes pas une nouveauté dans l'histoire humaine, mais dans ce présent perpétuel qui a rendu le passé muet et effacé l'avenir, nous ne sommes rien et le Marché est tout. Mais nous ne le voyons pas. L'accident survient, et c'est le choc.

S'il y a bien société d'abondance, c'est l'abondance de l'inutile et de la camelote. Comment expliquer sinon notre dénuement et notre impuissance face au Covid-19, notre incapacité à nous en protéger collectivement ? Quant aux victimes, nous savons qu'elles sont dues en grande partie à des politiques de rationalisation économique qui ont laissé exsangue l'hôpital public. Et pour ce qui est de la prévention sanitaire, elle a été sacrifiée à la performance économique.

La brusque décélération nous confronte au fonctionnement réel du capitalisme, dont le but n'est pas seulement la production de richesse. La grande affaire est plutôt sa captation et sa transformation en profit. L'économie "pure" est en effet indifférente au support de la valorisation. Pourvu que ça rapporte, là est l'essentiel. D'où l'impression d'abondance quand en réalité nous manquons des biens les plus précieux, précieux si l'on se réfère aux besoins sociaux, mais peu rentables du point de vue de la stricte logique marchande. Aujourd'hui, cette fiction est mise à nu.

On parle beaucoup de nécessaire redistribution des richesses, mais si on oublie cette capture et cette confiscation au cœur de la production du capital, on passe à côté de l'essentiel. L'État fonctionnant comme une machine à planifier politiquement la maximisation des profits, la richesse privée n'a d'égal que la misère publique. La « bataille pour la production » qui se prépare après le déconfinement ne peut être dès lors que la guerre pour défendre les intérêts de ceux qui en profitent.



## LES CHÂÎNES INVISIBLES DES ABSTRACTIONS

À notre réveil, nous n'en continuons pas moins d'errer dans cette épopée tragique du capitalisme livré à ses pulsions destructrices, gouvernés par une créature que nous ne comprenons pas, fruit de notre activité dans laquelle nous nous sommes perdus.

En ce sens, le capitalisme a fini par devenir la religion de notre temps. Il est à coup sûr celle de politiques qui cherchent à sauver ce qui peut l'être quand les voies de l'Économie deviennent impénétrables. Leur panique ne fait ici aucun doute, tout comme leur

soumission aveugle à la logique du marché qui a toujours raison. Un œil sur le nombre de morts la calculette à la main, il est clair que la priorité demeure la relance de la machine économique et un retour rapide à sa rentabilité. S'il faut parler de "socialisme de guerre", il n'a d'autre objet que la protection du mode de production capitaliste quand les seuls mécanismes du marché ne peuvent suffire. Ce qui était impossible hier devient comme par magie la seule solution aujourd'hui, la mobilisation de moyens colossaux par l'État pour éviter un effondrement total de l'économie, sans égard pour la démocratie formelle. Les mesures prises dans le cadre de la crise sanitaire pour rogner encore un peu plus le droit du travail et nos libertés en témoignent.

Après la période de confinement, nous ne sortirons pas du cauchemar, nous en vivrons la prochaine étape : la remise brutale au travail pour rattraper le temps et l'argent perdus.

Dans l'univers clos de la marchandise, la politique en vient à s'identifier tant et si bien à l'économie qu'elle ne s'en distingue plus. Quant aux politiciens, ils maîtrisent tellement le phrasé des top managers qu'on croirait qu'il s'agit de leur langue maternelle. Ils ne peuvent être autre chose qu'une sorte de capitaliste collectif. Et s'ils ont quelque velléité à vouloir se soustraire à la Loi du marché, ce dernier se retourne contre eux et les forces sociales qui osent le remettre en cause, comme un dieu en colère. Voilà comment des forces abstraites font la guerre au vivant, la Grèce en ayant donné le meilleur exemple avec la crise de la dette.

On aurait tort toutefois de réduire le problème à des politiques aux ordres du Capital, tant il est vrai que l'imaginaire de la marchandise a pénétré profondément les consciences.

La marchandise formant un univers clos et le temps vécu se réduisant à son espace, l'imagination semble neutralisée et enchaînée dans un présent perpétuel qui a effacé l'avenir et rendu le passé muet, incapable par conséquent de se projeter ailleurs que dans un monde gouverné par l'économie. Il faudrait pour cela faire appel à des traditions anti ou précapitalistes, étouffées ou refoulées dans un passé devenu silencieux.



### LA NOSTALGIE DES ORIGINES

La mondialisation heureuse, le discours que le capitalisme globalisé tenait sur lui-même, sa fantasmagorie, est tombée en morceaux. Et la légitimité des politiques idolâtres du marché, déjà bien entamée, est gravement menacée et ne manquera pas de se poser le moment venu. Nos certitudes elles-mêmes chancellent.

La survie du capitalisme tient dans sa capacité à repousser dans le temps ses contradictions. Mais tout se complique dès lors qu'il s'affronte au temps d'un monde fini dont il a fait le tour. La sortie du capitalisme ne peut plus passer aujourd'hui pour la lubie d'une poignée d'énergumènes, c'est un impératif si l'on veut éviter une dégradation dramatique des conditions de vie sur Terre.

Les grands médias et le gouvernement répètent ad nauseam que nous allons faire face à la plus grande crise économique et sociale depuis les années 1930. Ce dernier ne cache pas ses intentions. Le jour d'après, ce sera la lutte pour la production, c'est-à-dire pour le retour rapide à la rentabilité de l'appareil économique. La convocation du mythe de la Résistance et des Trente Glorieuses est habile de ce point

de vue. À condition toutefois de s'en tenir à l'histoire écrite par les vainqueurs. Car il y a eu des luttes sociales et politiques très dures à la Libération et jusqu'en 1947 qui portaient sur la maîtrise collective de la vie sociale. Nous avons gardé à l'esprit le compromis historique entre le capital et le travail : pas de remise en cause de la propriété privée des moyens de production et de la loi du profit en échange d'un large accès à la société de consommation de masse, mais il y a eu des conflits dans l'après-guerre qui ont eu pour enjeu la socialisation de l'économie, un mouvement allant même au-delà du fameux programme national de la Résistance. Faute de véritable stratégie politique ou de politisation de la question, les comités d'usine sont vidés de leur charge explosive et les expérimentations de socialisme à la base n'aboutissent pas. Le retour à l'ordre capitaliste s'impose avec l'aide du parti communiste et des bureaucraties syndicales.

Le mythe des Trente Glorieuses, du temps où l'on vivait mieux sous un capitalisme raisonnable, garde néanmoins une puissance d'attraction considérable. Pourtant, de nombreuses études ces dernières années sont venues démontrer que les problèmes écologiques auxquels nous sommes confrontés trouvent directement leur origine dans le modèle « développementaliste » qui s'est imposé après-guerre et qui n'est jamais qu'une variante de la philosophie du progrès hérité du 19<sup>e</sup> siècle, ce qu'Henri Lefebvre a nommé la « société bureaucratique de consommation dirigée ». L'envers de la société de consommation de masse, c'est bien en effet le productivisme, l'accumulation illimitée de biens et de services et la création permanente et artificielle de nouveaux besoins. S'il n'y a pas de rupture avec cet imaginaire de la modernité, les quantités comme source du bien-être et du bonheur collectif, alors la catastrophe a un bel avenir.

#### ALLUMER UN FEU DANS LES DÉCOMBRES

Notre impuissance face au techno-capitalisme devient flagrante avec le Covid-19 et ne fait que souligner notre échec à créer un agir collectif actif contre l'horreur économique. La machine à faire du profit est en effet ralentie non pas du fait d'une action collective consciente et organisée, mais à cause d'un microbe qui nous laisse spectateurs de ce qui arrive, privés d'histoire et livrés au destin.

Malheureusement, les pandémies ne font pas seulement des dégâts sanitaires et économiques, elles menacent aussi des liens sociaux que le capitalisme ne cesse d'affecter. Or, sans principes actifs, sans horizons plus puissants que la tentation d'un retour au monde d'avant, il est difficile d'imaginer un mouvement anticapitaliste de masse. C'est d'autant plus compliqué que les ressources politiques sur lesquelles s'appuyer font défaut. Car même au sein des traditions socialistes et communistes, la fascination pour les machines et le développement des forces productives fait figure de croyance indéfectible.

De William Morris aux marxistes dissidents, des anarchistes aux romantiques révolutionnaires, il reste à mettre au jour et à réactiver la charge subversive de courants minoritaires, entre utopie libertaire et rédemption messianique, révolte et mélancolie. Ces grands astres appartiennent à un passé qui n'est pas révolu. Il existe en puissance et peut encore advenir ici et maintenant.

C'est bien néanmoins la survie du capitalisme qui est en jeu. Il est face à des contradictions qui rendent en effet peu probable le maintien du dogme néolibéral. L'État va devoir dépenser sans compter pour relancer l'économie, mais cela peut

difficilement se faire dans le cadre du pacte européen. Maintenant que les limites du marché sautent aux yeux, il ne sera plus possible de parler des services publics en terme de coût ou d'entonner l'ode à la marchandisation du monde. Seulement, cela revient à s'affronter aux forces du marché. Il ne peut y avoir de reconstruction économique sans endettement. Mais comment rembourser des dettes publiques colossales tout en se fixant pour objectif le bien commun ? On voit mal des États se retourner contre les marchés après avoir fait la guerre à des populations entières au nom de ces derniers... Sans remise en cause de la gouvernance par la dette, l'avenir ne peut être qu'à l'explosion de la précarité, sans parler du risque d'une nouvelle crise sanitaire. Le sauvetage de l'économie se fera au moyen de politiques d'assujettissement dans la crise, donc au prix d'une dérive répressive et d'un contrôle social serré. L'État s'y prépare déjà.

L'autre choix, c'est le renversement de toutes les valeurs – la rupture avec l'idéologie de la marchandise et la liquidation de son monde, la réorganisation de fond en comble de la vie collective libérée du travail aliéné. Tout est à inventer, à commencer par le cadre politique qui pourrait rendre une telle chose possible. Cela dépendra de la profondeur de notre révolte et de l'émergence ou non d'une sensibilité nouvelle.

Le ralentissement offre de ces moments où la vie et le temps sont plus profonds. D'habitude, le spectacle occulte cette gravité. D'où aussi le sentiment angoissant d'une existence démesurée que nous habitons avec peine, d'autant plus que nous ne l'avons pas choisie. En ferons-nous une possibilité historique de nous arracher au ciel suicidaire du progrès en proie au déchaînement de la technique planétaire pour nous retourner vers le passé vivant des rêveurs magnifiques et changer le futur ?

Il faut retrouver l'inconscience de l'enfance et ses merveilles de richesses obscures où les pensées s'éveillent. Des rêveurs dira-t-on. Mais les rêveurs sont toujours seulement des rêveurs pour ceux que l'ivresse endort. Nous sommes arrivés au point où une transformation radicale de l'expérience est possible. Dans le malheur, c'est notre chance.

Amaredine Mudejar

---

## Hic et nunc

« Mais nous ne voulons pas une théorie de la domination, nous voulons une théorie de la lutte. Nous ne voulons pas gémir, nous voulons changer le monde ».

John Holloway, Lire la première phrase du Capital.

En tant qu'elle est révélation d'une réalité jusqu'alors inaperçue, la crise profonde dans laquelle la civilisation capitaliste mondiale est entrée, est d'une dimension proprement apocalyptique. Mais elle ne l'est qu'à la condition que cette

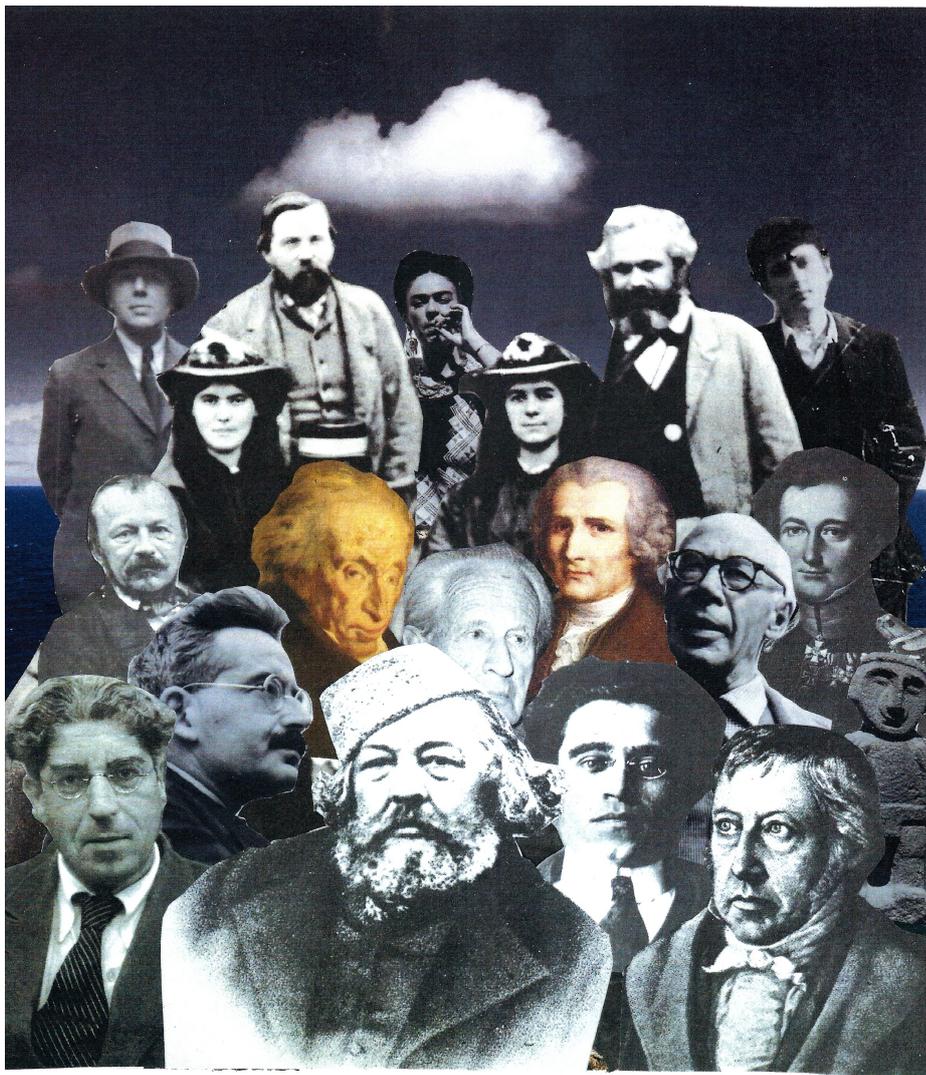
révélation saisisse effectivement les consciences. On pouvait déjà constater comment une catastrophe comme l'accident nucléaire de Fukushima avait peu modifié la psyché des contemporains, à tel point qu'il pouvait devenir évident à chacun – du moins, à celui qui pouvait adopter un point de vue non contemporain – que l'aveuglement et la passivité constituaient la véritable essence de cette catastrophe. Avec l'épidémie de Covid-19, nous pouvons faire un constat quasi similaire. Avec néanmoins une nuance de taille : il s'agit cette fois d'un événement touchant le monde entier. De ce fait, personne ne peut complètement faire l'autruche qui met sa tête dans le sable, chacun étant plus ou moins contraint d'en prendre conscience, même minimalement. Certains, menant plutôt une vie privilégiée de classe moyenne, peuvent encore se contenter de baisser les épaules en attendant la fin de l'intempérie, mais les conséquences du choc provoqué ne s'étant pas toutes encore réalisées, il ne faut pas être devin pour savoir que l'angoisse ne va pas tarder à les étreindre.

Bien évidemment, dans le langage de la domination, qui tente de cacher son désarroi, on cherche à se rassurer et à rassurer les autres. Une véritable organisation de l'optimisme se fait ainsi jour derrière l'heuristique de la peur : si tout le monde est bien sage et obéissant, on reprendra bientôt une « vie normale ». Laquelle ? Celle qui nous a menés dans ce merdier ? Une santé regagnée pour repartir au turbin et pour consommer la pacotille qu'on nous présente comme le nec plus ultra pour atteindre le bonheur ? Avec un micro-processeur implanté dans le cerveau ? Mais tout ça, ce n'est jamais que le langage de la domination, qui relève de la pure idéologie. La réalité sera évidemment tout autre.

Car, à moins de prendre au sérieux la propagande desservie, celle qui nous vante une espèce de vie simplifiée par le numérique, agrémentée de jolis gestes solidaires et éco-responsables (mauvaise ressucée de la pauvre théorie jonassienne du Principe Responsabilité), on ne voit pas trop qui donc pourrait vivre dans ce genre de science-fiction édulcorée, si ce ne sont quelques humanoïdes crétinisés. La réalité d'aujourd'hui ne ressemble déjà pas aux représentations données par la publicité marchande. Pour que le cadre moyen, après sa journée de télétravail, puisse bénéficier de son pavillon de banlieue assorti de tout l'attirail connecté, il faut beaucoup d'ouvriers chinois vivant la misère et l'oppression. Et peut-être ce ne sont que quelques centaines de mètres qui séparent ce pavillon d'une sordide cité HLM où s'entassent par milliers les travailleurs précaires, les chômeurs et leurs familles.

Mais, avec la crise du Covid-19, voilà ce même cadre moyen qui tombe des nues : quoi ? les infirmières sont si peu payées ! quoi ? la production des médicaments dépend d'un marché mondial ! quoi ? il faut des employés (eux aussi mal payés) pour acheminer les marchandises dans le magasin le plus proche et d'autres pour les y ranger ! quoi ? tout le monde n'a pas d'ordinateur chez lui ! etc. etc. Il se met à larmoyer, jure qu'il donnera désormais le double à la fondation Abbé Pierre, qu'il n'oubliera pas d'offrir sa reconnaissance au personnel soignant (tiens ! Il est 20 heures ! Allons les applaudir !) Ah oui ! Rien ne sera plus comme avant. On pense déjà à vendre des smartphones à tous ces pauvres qui pourront ainsi toucher du doigt le paradis de l'intégration. Vite, au télétravail, petit cadre !

C'est le maximum dans la prise de conscience que l'on puisse attendre d'une telle catégorie sociale. Mais, au regard du prolétariat rendu invisible par le spectacle, cela compte peu : pourquoi devrait-il attendre que la domination et ses plus zélés serviteurs prennent conscience de sa misère ? Et puis même ? Un philistin restera



AU RENDEZ-VOUS DES AMIS  
 OU  
 LE RETOUR DE L'INTERNATIONALE

dégradation bien réelle et accrue de leurs conditions de vie. Cela a été plusieurs fois souligné : la crise épidémique frappe inégalement la société. Mais c'est, bien entendu, parce que la société est inégalitaire, non l'épidémie. Il n'y aura donc aucun miracle, cette caractéristique se renforcera dans l'extension de la crise à sa dimension économique-sociale. Il va falloir travailler plus (c'est-à-dire se faire plus exploiter) quand on ne sera pas renvoyé à la précarité du chômage. Et déjà, le spectre des famines pointe le bout de son nez depuis l'Afrique jusqu'à des zones oubliées du territoire européen. D'autres épidémies sans doute, qui nous rappelleront l'automne du Moyen-Âge. Et le rétablissement du travail forcé en usine, ou dans quelques camps, peut-être. Des guerres, cela va de soi. L'Apocalypse n'est pas encore complètement révélée. Et, effectivement, rien ne sera plus tout à fait comme avant.

Il y a fort à parier que tout ça n'ira pas sans désagrément pour la domination du capitalisme. Ce qui était plus ou moins stable va basculer dans une ambiance chaotique. Nul doute que la domination va essayer d'en jouer pour semer la crainte et

toujours un philistin : il vit sa vie de pachyderme engourdi et hagard. Que lui importe après tout cette crise, à part d'être privé de certains aspects de sa vie de spectateur ? Laissons-le s'endormir dans son canapé connecté.

Du point de vue de ce prolétariat ignoré, de tous ces êtres opprimés, exploités, humiliés, avilis, asservis (et ils sont nombreux), la crise prend une toute autre signification : ce n'est pas un effondrement entendu abstraitement, comme un épisode de série télé, mais avant tout la

l'effroi. Mais c'est exactement ce sentiment que nous devons déjouer. Il est bien connu que la peur n'évite pas le danger. Or, le danger n'est pas dans un temps reculé, il là, hic et nunc, en marche. Il faudra donc l'affronter.

L'alternative qui se profile est assez claire : ou un effondrement prolongé du système capitaliste mondialisé jusqu'à son auto-destruction, avec l'extinction du vivant qui l'accompagnerait (processus inéluctable qui pourrait s'étendre sur de longues décennies), ou une reprise des plus hautes aspirations humaines propres à reconduire un mouvement révolutionnaire international de transformation de la société (processus qui a peut-être déjà commencé souterrainement). Que ceci puisse paraître utopique, tout dépend de ce qui est considéré dans les possibilités qui habitent le présent. Une possibilité depuis trop longtemps négligée est déjà l'existence d'une classe sociale qui peut et qui doit vouloir l'abolition de toutes les classes. Cette classe n'a pas disparu, la crise va même sans doute la renforcer. C'est la classe qui produit réellement le pauvre décor de ce monde et c'est la classe qui a le pouvoir d'un renversement réel du mode de production des rapports sociaux qui lui correspondent. Et l'heure de sa colère ne peut être retardée. Nous nous devons même de l'accélérer. Nous n'avons pas d'autre choix.

En mai 1843, dans une de ses célèbres lettres à Ruge, Marx écrivait : « Vous ne direz pas que j'estime trop le temps présent ; et si pourtant je n'en désespère pas, ce n'est qu'en raison de sa propre situation désespérée, qui me remplit d'espoir. Je ne parle pas du tout de l'incapacité des maîtres et de l'indolence des valets et des sujets qui laissent tout aller comme il plaît à Dieu ; et pourtant les deux choses réunies serviraient déjà à amener une catastrophe. Je vous fais simplement remarquer que les ennemis de la vie de philistin, c'est-à-dire tous les hommes qui pensent et qui souffrent, sont arrivés à une entente pour laquelle, jadis, tous les moyens leur manquaient, et que même le système passif de reproduction des vieux sujets enrôle chaque jour des recrues pour le service de l'humanité nouvelle. Mais le système de l'acquisition et du commerce, de la possession et de l'exploitation de l'homme conduit plus rapidement encore que l'accroissement de la population à une rupture au sein de la société actuelle, rupture que l'ancien système est impuissant à guérir, parce qu'en somme il ne guérit ni ne crée, mais existe simplement et jouit. L'existence de l'humanité passive, qui pense, et de l'humanité pensante, qui est opprimée, doit cependant devenir nécessairement impossible à absorber et à digérer pour le monde philistin animal, passif et qui jouit sans réfléchir.

Nous devons, de notre côté, parfaitement tirer au grand jour l'ancien monde et donner une forme positive au monde nouveau. Pus les événements laissent à l'humanité pensante le temps de réfléchir et à l'humanité passive le temps de se recueillir, et plus sera parfait à sa naissance le produit que le présent porte en son sein ».

Entendu de cette façon, déterminée et orientée vers la praxis à venir, ce n'est ni plus ni moins ce que j'appelle : apprendre à espérer.

Pascal Dumontier,  
Paris, 22 avril 2020.

# Notes du souterrain

## 1 — DANS LE MOMENT VÉCU DU CONFINEMENT GÉNÉRALISÉ

Dans le moment vécu du confinement généralisé, nous découvrons tout d'abord un moment d'étrangeté, d'irréalité ; une sensation de flottement dans le temps qui semble comme suspendu. Puis, vient le temps désarticulé, disjoint de toute signification, un temps qui coule à l'envers ou dans diverses directions. Chaque jour peut en valoir un autre, il n'est que le jour qui suit et précède la nuit. Le temps retourne sur lui-même dans sa forme archaïque : le cercle clos sur lui-même. Le corps n'a plus vraiment faim, le sommeil vient par intermittences, quand l'épuisement gagne. Et l'esprit s'observe de son œil interne avec effroi, voyant soudain les profondeurs de l'abîme. On est seul, souverainement. Et dans cette solitude, la vérité d'être se dévoile dans son manque. On s'aperçoit qu'on est réduit à gérer son manque, son silence, sa soumission, son esclavage : parachèvement du processus social de l'intégration. On ressemble à moins qu'un animal. On se sent chose animée, animée certes, mais néanmoins chose. Et dans cet état du manque, dans cette perte flagrante des relations sociales, de ce qui fait l'humaine condition, comme un prisonnier refusant de dialoguer avec le prêtre venu pour lui vendre sa soupe insipide de promesses, on repousse l'ersatz de communication médiatisée dans laquelle on vous incite à vous inscrire. « Connectez-vous » (les uns les autres ?) disent les voix robotiques de la domination. Et on découvre dans le manque, dans le besoin fondamental, notre racine : nous sommes l'humanité qui se cherche, le prolétariat qui veut s'abolir en abolissant toutes les classes. Nous découvrons ici que nous ne sommes pas encore.

## 2 — NON-ESSENTIEL

« Non-essentiel » : le nouveau mot, issu de la nouvelle langue, pour définir ouvertement ce qui doit disparaître. Ce glissement est à peine perçu. « Le langage est un virus », selon William Burroughs. Et les mots martelés par la propagande médiatique se répandent plus vite que le Covid-19.

« Non-essentiel » : le désir de se promener et de dériver dans les rues de la ville. « Non-essentiel » : le besoin de vivre la rencontre hasardeuse et de dialoguer avec des inconnus au comptoir d'un bistrot. « Non-essentielle » : l'envie de flâner dans des librairies pour découvrir le livre que l'on n'attendait pas. « Non-essentielle » : l'envie de se faire une toile, d'aller au théâtre, etc. « Non-essentiel » : la plaisir de regarder le ciel, de croiser un regard inconnu, d'y trouver peut-être une minime connivence. « Non-essentielle » : la volonté de se regrouper pour manifester. « Non-essentiel » : le hasard, le destin, la vie, la mort qui en découle.

La vie « essentielle », ce sera désormais la survie dans un univers connecté. La vie « essentielle », ce sera avant tout l'obéissance et la soumission. Il ne reste plus qu'à attendre le classement des individus selon ce critère d'essentialité.

## 3 — NOTRE COMPORTEMENT

« Notre comportement est adapté à la vie à l'intérieur de petits groupes, à notre

échelle, et non pas à la société de masse d'individus anonymes avec lesquels nous n'avons au fond aucun rapport — ni en bien ni en mal. Tout cela est connu depuis longtemps ». Cette remarque de Joseph Reichholf, biologiste et anthropologue, dans son ouvrage *L'Émergence de l'homme*, nous rappelle que les choses ont beau être connues, il n'en découle pas nécessairement une compréhension, et encore moins une modification de notre vision du monde. Au regard de son histoire naturelle, l'animal homme tel qu'il est actuellement constitué est assez mal préparé aux modifications brusques de son environnement dont il est lui-même responsable à l'échelle de son espèce. Cela ne fait guère que deux cents à deux cent cinquante ans, autant dire presque rien comparativement aux rythmes propres de l'évolution des espèces, qu'avec le saut de la révolution industrielle, le voici précipité dans une prédation sans merci de la nature, considérée désormais comme un simple réservoir de ressources devant assurer la multiplication infinie de son espèce. L'homme a toujours opéré une transformation de la nature, comme celle-ci se transforme elle-même ; c'est le propre de ce qu'il définit comme étant son histoire. Mais celle qu'a inaugurée le développement de l'économie marchande est sans commune mesure comparable avec les transformations opérées auparavant : la « révolution » néolithique s'est produite sur plus de 5000 ans et n'a pas menacé l'équilibre écologique global. Ce n'est par ailleurs nullement un hasard que l'écologie soit une science relativement récente. Ici aussi, nous ne pouvons pas dire que la connaissance fasse défaut. Mais nous ne savons, à vrai dire, que peu de choses de son emploi. Nous sommes encore l'animal plein d'effroi devant la nature mystérieuse. Et soulever le voile d'Isis ne correspond nullement chez nous à une rencontre pleine d'amour avec la déesse, mais à un instinct sauvage, lié à la peur, qui pousse à la violer. Nous n'avons pas d'autre comportement que celui aiguë par notre volonté de domination et de maîtrise sur la nature. Jusque dans la soi-disant prise de conscience de la dimension écologique, c'est encore celle-ci qui gouverne : « sauver la planète », c'est toujours au bout du compte une autre façon de dire que c'est l'homme qui dirige et qui doit maîtriser. Certes, tout ne dépend plus que de nous pour trouver une issue à la catastrophe présente. Mais avons-nous réellement pris la mesure de ce que pourrait signifier notre alliance avec la nature ? Avons-nous pris conscience que cette alliance nécessaire à la vie ne pourra pas se conjuguer avec le mouvement du non-vivant qui cherche à s'étendre et à se reproduire indéfiniment, avec la logique aveugle du développement mondial de la « civilisation » sous l'égide de l'économie capitaliste ?

Aussi la peur panique devant l'épidémie du Covid-19 révèle-t-elle l'essence même de notre monde : une volonté de maîtrise absolue sur les choses naturelles, qui deviennent ainsi « l'ennemi invisible » qu'il faut anéantir. Il n'y aura pas en conséquence de capitalisme « éco-responsable », mais bel et bien un effondrement dans la folie.

#### 4 — RÊVE

Rêve : ce n'est pas seulement le mot qui se perd, mais son expérience même. Je remarque combien les nuits se vident de leur substance onirique. Une fois, je me suis réveillé agité sous la pression d'un cauchemar. Le souvenir reste flou, mais il s'agissait d'un contrôle policier auquel je ne pouvais échapper. J'ai repensé au livre de Charlotte Beradt, *Rêver sous le 3e Reich*, et aux témoignages de rêves qui y étaient retranscrits.

Oui, c'est un peu ça, l'atmosphère pesante d'une situation socio-politique vient envahir jusqu'à notre univers intérieur. Depuis je cherche désespérément à ne pas laisser l'extérieur envahir trop mon imaginaire. Le sommeil n'est plus le même, jamais véritablement entier. Une fatigue nerveuse s'installe. Il me reste l'éveil pour rêver.

Mais qu'est-ce que nos rêves ? Brise-glace arc-en-ciel qui décroche quelques lunes pour orienter le temps ? Sémaphore impossible du levant rougeoyant de nos désirs ? Ou, peut-être, l'ombre qui ne trouve pas encore son soleil de mélancolie ?

## 5 — LISEZ

« Lisez ! » C'est avec ce mot d'ordre que le fondé de pouvoir Macron, se prenant pour un Guide Suprême, exhortait son peuple mis en quarantaine à passer à l'épreuve imposée. Il ne disait pas quoi. De même qu'il occultait le fait que le crétinisme digital qu'il avait largement favorisé ne permettrait aucunement à ce peuple rendu analphabète et inculte de renouer avec une pratique de la lecture qui lui est devenue étrangère depuis longtemps. Posséder une bibliothèque chez soi étant désormais plutôt l'exception, la perpétuation d'une passion qui ne concerne qu'une minorité d'individus attachés au lien irremplaçable du livre, il fallait donc entendre qu'on nous conviait à « télécharger » des textes sur son ordinateur, au mieux à passer commande sur Internet pour obtenir le livre si convoité qu'on ne pouvait plus se procurer en librairie (voir le concept du « non-essentiel »). Ce qui fut confirmé les jours suivants dans la propagande médiatique. On ne parlait plus de lire mais avant tout et surtout de se connecter. Avec le « Restez chez vous » martelé, le « Connectez-vous » devait s'avérer le slogan complémentaire d'une large campagne d'organisation de l'optimisme. Toutes les vertus de la connexion étaient mises en valeur grâce à la pauvreté de la vie réduite à peau de chagrin. Il ne s'agissait donc pas d'en venir à une vie de moine s'instruisant dans sa cellule ou à celle du prisonnier politique profitant de son temps pour remplir quelques cahiers, mais plutôt au renforcement des attitudes aliénées qui caractérisent le monde hypertechnicisé depuis vingt ou trente ans. « Vivre » devenait l'équivalent de passer la majeure partie de son temps les yeux rivés sur un écran et d'apprendre tous les gestes imbéciles prodigués via les réseaux sociaux. Dans le monde merveilleux des multi-médias, on peut ainsi apprendre à faire des gâteaux, à courir dans son salon, à pratiquer le Wall Street English, à faire soi-même de jolis masques antivirus, à inventer des jeux idiots pour les enfants, etc. Quant à la lecture, l'incitation habituelle était évidemment orienté vers la bande dessinée.

« Rien ne sera plus comme avant », disait aussi le mollusque Macron. Il y a fort à parier, au contraire, que sur bien des points, on ne voit pas trop pourquoi le monde changerait radicalement. Ou alors, en pire.

## 6 — LE MALAISE DANS LA CIVILISATION

Le malaise dans la civilisation, relevé par Freud, trouve aujourd'hui sa plus éloquente illustration. Comment ne pas percevoir que, derrière la peur panique du virus, accentuée par la dramatisation spectaculaire, ce n'est pas une banale hystérie collective qui se manifeste, mais bel et bien un jeu de tensions poussé à l'extrême entre instinct de vie et pulsion de mort ? Où est l'irrationnel si ce n'est dans la propre « Raison » des scientifiques-experts qui se donnent des airs de grands prêtres et qui

voudraient gouverner le monde selon leurs principes de logique mathématique ? Est-ce un comportement infantile de vouloir seulement se promener quand ce n'est pas uniquement un virus qui peut vous tuer, mais simplement n'importe quoi ? Il y a aussi la probabilité guère plus grande de mourir dans une attaque terroriste ou un accident de la route. Va-t-on confiner désormais toute la population à la moindre alerte ? Bien sûr que non. Confiner est la décision prise selon une simple logique comptable, ou même purement mathématique : faire baisser drastiquement une courbe d'évolution de l'épidémie, dressée par le « cerveau » impressionnant de quelques ordinateurs. Le pouvoir a aussi les yeux rivés sur un écran ; il est lui-même hypnotisé par sa propre manifestation. Cela commence par les courbes du cours des actions à la Bourse et cela finit par devenir la vision entière du monde, vision prise pour la seule réalité. Nous ne sommes plus rien d'autre que des chiffres dans des graphiques : la décision prise du confinement généralisé l'illustre à merveille. Ce que le Capital avait inauguré en transformant les rapports de production, c'est-à-dire en subordonnant entièrement le travail humain à une logique de profit, une logique essentiellement cumulative basée sur le chiffre, il le parachève en contaminant toute forme de rapport social, y compris celui du pouvoir politique, celui de la science ou celui de la culture. C'est ici la racine de la folie qui règne désormais sans partage sur le monde. Il faudra un sursaut. Celui-ci ne relèvera pas du miracle (l'attente du Sauveur Suprême) mais bel et bien du feu le plus intérieur qui soit, de nos forces les plus intimes (Sauvons-nous nous-mêmes). Le salut est bien la question, mais la réponse doit encore trouver sa juste orientation.

## 7 — COURS, CAMARADE

« Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! » pourrait être le dernier mot d'ordre de ce qui s'est mis en Marche. Ça commence ainsi tranquillement, petit pas à petit pas, et puis, fini de rigoler, on accélère. Et dans ce marathon où l'on entraîne la population entière, tant pis pour ceux qui tombent, pour ceux qui se sont refusés à prendre le train nommé « En Marche ». Ce n'est un secret que pour ceux qui ne veulent rien voir, rien entendre, que les premières victimes de cette course effrénée sont avant tout les déshérités : le virus fait le ménage chez les plus défavorisés. On fait simplement mine de ne pas s'en étonner et de trouver tout ça fort banal. Comme pour ces camps de réfugiés dont on ne sait plus trop que faire. Mais enfin, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, n'est-ce pas ? Tout va reprendre « normalement ». Le cours des choses, comme on dit. Celui qui s'écoule maintenant vers l'abîme, et tout ça dans la bonne humeur retrouvée après quelques séances de « running ». Mobilisés dans les « start-up », les pieds bien calés dans les starting-blocks ? Prêts ? Partez ! « Cours, camarade... »

Pascal Dumontier,  
avril 2020.

# Télé-appel du matin

(Un chef et des travailleurs, tous en ligne, l'oreille collée à leur smartphone)

— Chef : Travailleur A ?

— Travailleur A : Distanciel !

— Chef : Travailleur B ?

— Travailleur B : Distanciel !

— Chef : Travailleur C ?

— Travailleur C : Présentiel !

— Chef : Travailleur D ?

— Travailleur D : Présentiel...

— Chef : Travailleur D !!

— Travailleur D : Présentiel...Euh... présentiel !!

— Chef : Travailleur E ?

— Travailleur E : Travailleuse !

— Chef : Ah ! bon... Euh... Travailleuse, alors...

— Travailleuse E : Distanciel-le !

— Chef : Euh... On ne dit pas distanciel-le !

— Travailleuse E : Et pourquoi donc ?

— Chef (tout content de montrer qu'il sait des choses) : On dit « distanciel » pour aller plus vite, mais on devrait dire « en distanciel », ou « en présentiel ». C'est comme « à l'international », si vous voulez. Vous ne diriez pas « à l'international-le », quand même !

— Travailleuse E : Aaaaah ! L'Internationale...

— Chef : Euh...Pardon ?

— Travailleuse E : Rien. Distancielle !

— Chef : Alors, avec « e » ou sans « e » ?

— Travailleuse E : Vous aimeriez bien le savoir, hein ? Avec « e », avec « euh » comme vous le dites si bien, chef ! Mais sans eux, sans vous, distancielle ! À tout jamais ! (Elle brise son smartphone en le jetant par terre).

— Chef : Travailleuse E ! Travailleuse E ! Allô ! Allô ! Travailleuse E... (Sa voix se perd. On a l'impression qu'elle se répercutera dans le vide, pour l'éternité).

---

Contact : [negatif@ouvaton.org](mailto:negatif@ouvaton.org)

Site : <http://bulletin-negatif.org>

Adresse postale : Négatif c/o Échanges & Mouvements

BP 241

75866 Paris CEDEX 18